

LA CARTE DE BELLEYME ET LE PATRIMOINE RURAL PROTO-INDUSTRIEL

par Rémy Durrens

24390 Cherveix-Cubas
rdurrens@gmail.com

Le patrimoine englobe tous les vestiges du passé que l'on veut conserver, transmettre ou ne pas oublier. Ces vestiges sont aussi bien archéologiques, monumentaux, urbains, que ruraux et industriels. L'aspect conservatoire de ce patrimoine est très variable, bien souvent entretenu, réhabilité ou reconstitué, mais il a parfois aussi disparu. Les cartes anciennes peuvent révéler cette partie de patrimoine qui n'a pas toujours été conservée ; tel est le cas des planches de la carte de la généralité de Guyenne, dressées entre les années 1763 et 1785, et progressivement gravées sous la responsabilité de l'ingénieur géographe Pierre de Belleyme. L'échelle de la carte est suffisamment précise pour exhumer une grande partie de ce patrimoine ancien. La période à laquelle ces planches se réfèrent éclaire particulièrement la proto-industrie en milieu rural, qui faisait la réputation d'une partie de cette province. Ainsi, nous verrons, à partir de la carte, et par comparaison avec les traces actuelles qui subsistent sur le terrain, l'ensemble des activités et bâtiments utilitaires qui y sont mentionnés. La présentation porte particulièrement sur l'étude des moulins : à eau, à vent, en pierre, en bois ou flottants ; sur les diverses forges, très nombreuses en Périgord, et qui eurent une grande importance notamment pour la fabrication des canons de marine, mais aussi sur les papeteries, jadis réputées, ainsi que les tuileries, faïenceries et autres fabriques. L'étude de ces activités, cartographiées de manière spécifique, révèle non seulement des bâtiments et des savoir-faire, mais aussi tout une économie locale et une structure sociale de la fin de l'Ancien Régime et permet également, grâce aux activités agricoles et sylvicoles mentionnées, mais aussi grâce à l'habitat, aux parcs et maisons nobles, de reconstituer des paysages aujourd'hui disparus.

The heritage contains all the vestiges of the past we want to keep, to pass on or not to forget. These vestiges are as well archaeological, monumental, urban, rural or industrial. The conservation of this patrimony varies a lot, very often maintained, rehabilitated or restored but sometimes also disappeared. The former maps can reveal this part of heritage which has not already been preserved; such as the sheets of the Guyenne's map, drawn up between 1763 and 1785, and gradually engraved under the responsibility of the engineer and mapmaker Pierre de Belleyme. The map scale is enough precise to dig up a big part of this former heritage. The period concerned by these map sheets particularly enlightens the primal industry in rural areas, which made the reputation of a part of this province. So, we can determine, by these maps, and compared with the current tracks remaining on the ground, all the activities and utilitarian buildings mentioned there. The presentation concerns above all the study of mills: watermills, floating mills or windmills, stone or wooden built; as well the different forges, very numerous in Périgord and which had a big importance for ages notably the manufacture for marine artillery, but also paper factories formerly considered, tile works, earthen wares and other factories. The study of these activities, mapped in a specific way, reveals not only buildings and old skills, but also everything a local economy and a social order of the end of the Old Regime, and also allows, thanks to the mentioned agricultural and forestry activities, settlements, housing, parks and noble houses, to reconstitute landscapes vanished today.

Introduction

La carte de la généralité de Bordeaux, plus communément appelée carte de Guyenne ou de « Belleyme », du nom du célèbre cartographe ayant pris la publication en charge à partir des années 1775, est une des meilleures cartes topographiques de l'Ancien Régime. Dressée entre les années 1763 et 1785, sur l'initiative de l'intendant Boutin à qui incombait désormais le financement des feuilles de la carte de Cassini correspondant à sa généralité, cette carte, sur laquelle travaillait une douzaine d'ingénieurs géographes, avait pour ambition d'être, dans ses relevés, deux fois plus précise que la « carte de France ». Cette

échelle, proche de 1 : 43 000, a permis de faire figurer une abondance de détails concernant la végétation, les limites de paroisses, la toponymie, le réseau des chemins, et l'habitat. Grâce à cette précision, il est également aisé d'y déceler différentes activités agricoles ou proto-industrielles.

La quarantaine de feuilles composant cette carte reflète l'organisation sociale et économique, les paysages et les aménagements tels qu'ils étaient il y a plus de 240 ans. Bien entendu, ces paysages et ces activités ont beaucoup changé depuis, mais la carte permet d'exhumer une grande partie de ce patrimoine ancien et d'évaluer ce qui a pu en subsister.

Dans ce cadre patrimonial, la carte de Belleyme établit donc un lien temporel à deux siècles de distance, que l'on peut aborder dans les deux sens :

- En amont, en partant du patrimoine actuel et en remontant le temps, on peut avoir une démarche de perpétuation et d'authentification : un village, des édifices, des activités existaient bien déjà à l'époque et ont perduré jusqu'à nos jours ;
- En aval, des éléments qui existaient à la fin de l'Ancien Régime et qui faisaient partie intégrante des paysages, ou des activités de l'époque, qui ont pu disparaître complètement ou être oubliées. La carte permet donc alors de les ressusciter et invite à une recherche presque archéologique susceptible de les réintégrer dans ce patrimoine commun.

Notre propos est donc, conformément à ce premier thème sur « la cartographie du patrimoine » d'évoquer, dans les deux sens, les éléments cartographiés à l'époque, connus ou oubliés qui révèlent toute une organisation économique avant l'ère industrielle et qui ont contribué pour une bonne part à la richesse et à la notoriété de cette province de Guyenne.

Dans cette brève présentation, l'accent est mis sur le Périgord : ce territoire, inclus dans la généralité de Bordeaux, en constitue la plus grande partie, soit près de 2/5 ; les feuilles qui la concernent ont toutes été publiées, contrairement à d'autres zones de la généralité, et les activités économiques y étaient importantes et variées.

Paysages agricoles et économie locale

Les campagnes privilégiées sur la carte

Ce genre de carte topographique distingue bien le « plat pays » des villes, encore closes ou dessinées comme telles, sans que soit précisé ou mentionné aucun élément intra-muros. C'est pourtant en leur sein que des activités artisanales ou manufacturières sont plus à même de se développer, mais la cartographie reste silencieuse sur ce point. Par exemple, les grandes verreries et fabriques de bouchons, pourtant signalées par François Paul de Latapie, ont échappé à la description des cartographes, qui reste avant tout topographique ; la sémiologie graphique ne fonctionnant pas encore par symboles mais par figurés, ne pouvait pas, faute de méthode et de place sur la feuille gravée, représenter une accumulation d'activités (fig. 1).

En outre, certains ateliers n'avaient pas de bâtiments caractéristiques et ne pouvaient pas être détectés par

l'œil du cartographe alors qu'ils étaient facilement remarquables dans les campagnes. C'est donc une cartographie en trompe-l'œil, qui privilégie les activités rurales, mais on est en droit de se demander également si cette économie proto-industrielle des campagnes n'était pas encore réellement dominante à la fin de l'Ancien Régime.

L'importance de la forêt

La carte de Guyenne est riche en symboles liés à la forêt. Ils font très nettement la distinction entre les taillis dessinés avec des arbres serrés et de taille inégale, les futaies figurées par des arbres plus grands et plus espacés, les « pinadas » caractéristiques dans le Médoc et divers petits traits enchevêtrés pour les zones incultes comme les landes, les causses ou les marécages. Ces étendues, boisées ou sauvages, traduisent une organisation sociale et économique. Les surfaces en prairies, landes et friches laissent supposer un élevage plutôt extensif sur des communaux, comme c'était le cas dans les grandes Landes où sont textuellement mentionnés des parcs à moutons. Les taillis révèlent des forêts plus récemment coupées, pour l'utilisation en bois d'œuvre mais aussi, notamment en Périgord ou en Agenais, pour le charbon de bois (fig. 2).

Le rapport entre les étendues boisées et les terres en culture dont on ignore la nature, est encore largement à l'avantage des premières, même si comparativement, elles sont plus importantes que maintenant, ce qui traduit une agriculture assez généralement pauvre et vivrière. L'emprise et l'action de l'homme sur ces milieux façonnaient donc des paysages assez différents de ceux d'aujourd'hui.

Les activités liées au vignoble

Le symbole spécifique du vignoble est aussi très présent dans plusieurs régions couvertes par la carte : Médoc, Bordelais, Blayais, coteaux de la Garonne, Bergeracois et Périgord en général. Les vignes étaient d'ailleurs beaucoup plus étendues que maintenant. Le vin, souvent d'autoconsommation, était aussi largement exporté vers l'Angleterre et les Pays-Bas, ce qui nécessitait la fabrication, en grande quantité, de barriques en bois de chêne, ceintes de châtaignier, et de bouteilles en verre. Les régions proches de Bordeaux étaient déjà en monoculture et des « châteaux » y sont assez souvent mentionnés. A ce titre, il n'est pas rare que la présence, sur la carte de Belleyme, d'un château viticole dans son terroir, soit reprise, aujourd'hui, dans des sites et documents dédiés, comme un gage de tradition et d'authentification (fig. 3).



Figure 1 : Extrait de la carte de la Guyenne, feuille n°20 (coll. particulière)



Figure 2 : Extrait de la carte de la Guyenne, feuille n°22 (coll. particulière)



Figure 3 : Extrait de la carte de la Guyenne, feuille n°12 (coll. particulière)

Activités de la pêche et du sel

La présence de marais salants dits « salines » dans les années 1770 est récente ; la principale d'entre elles, ayant été aménagée à grands frais par le marquis de Civrac. Le sel était une denrée particulière, soumise au contrôle de l'État et lié à l'impôt de la gabelle. Bien qu'assez productive, la concurrence féroce des producteurs de sel de Charente, et l'augmentation des taxes, ont eu raison de l'entreprise, ruinée en 1773 et remplacée par des bassins à poissons. L'absence de parcs ostréicoles est normale car ces fruits de mer étaient à l'époque récoltés sans techniques d'élevage. Devant leur raréfaction, le parlement avait d'ailleurs, en 1750, suspendu toute possibilité de pêche pendant une durée de 3 ans.

De nombreuses petites maisons se remarquent aussi, notamment le long de l'estuaire de la Gironde. Le poisson était fortement consommé frais ou préparé au sel dans des séchoirs. Les rivières étaient également poissonneuses, mais il y avait aussi de nombreux étangs constitués grâce à de petits barrages comme dans la Double ou aux confins du Limousin, qui servaient, entre autres, à la pisciculture. Ces petits étangs sont parfaitement dessinés, souvent les uns à la suite des autres sur de petits ruisseaux. Ils ont souvent subsisté jusqu'à nos jours (fig. 4).

Ports et cales

La présence sur leur rive de moulins, forges, papeteries, tanneries, foulloirs et autres fabriques, ainsi que le transport de leurs productions, traduisent l'importance majeure des rivières au XVIII^e siècle. Dans le détail, la carte révèle par un nom, surtout pour la Dordogne et la Garonne, la présence assez fréquente de « ports ». Il y en a une douzaine entre Bordeaux et Langon, et autant sur la Dordogne tout le long de son cours. La moitié de ces ports ont des noms et certains sont qualifiés de « petits » ou « grands ». Pierre de Belleyme et les autres ingénieurs géographes n'ont noté que ces accostages et déchargements en dehors des villes, là où une activité, plus ou moins importante, était visible sur les berges. Ces ports n'étaient pas vraiment aménagés, c'était plutôt des plages d'accostage où les embarcations, gabarres et autres « courreaux », pouvaient être hâlés et chargés.

Par exemple, le transport fluvial sur gabarre assurait les trois quarts des échanges de marchandises entre Bergerac et Bordeaux où, en plus du vin, papier, toiles, sacs de divers produits agricoles, canons, bouteilles et autres pièces de bois pour fabriquer et cercler les barriques, des convois de bois descendaient par flottage. À la remontée du courant depuis Bordeaux, on ramenait le sel, les produits des colonies (épices, sucre, café...) et le poisson séché, notamment la morue.

Les établissements productifs Moulins

À la lecture attentive de certaines feuilles, on est frappé par le nombre de moulins. Pour le seul Périgord, il y en a plus d'un millier, c'est-à-dire, en moyenne, presque deux par paroisse. Les moulins à eau sont, de loin, les plus nombreux. Ils servent à de multiples usages ; grâce à leur roue à aube, la force motrice du courant sert à faire tourner des meules pour broyer des grains de froment ou de seigle, des plantes ou des fruits comme les noix, mais aussi à actionner de grands marteaux pour battre du papier, du chanvre ou du fer dans les forges. Leur technologie est simple et éprouvée depuis des siècles. Ils sont faciles à édifier, d'autant que les petits cours d'eau, notamment du Périgord, sont nombreux et appropriés à leur implantation. Des étangs artificiels permettent aussi, à l'aide de barrages, d'obtenir un débit régulier et suffisant.

On remarque la présence des « bateaux-moulins » flottants, installés au fil du courant en plein milieu de la rivière, notamment entre Bergerac et Libourne, à l'endroit où Pierre de Belleyme, ou d'autres ingénieurs, ont dû les voir ancrés, alors qu'il n'en subsiste plus rien de nos jours. Les moulins à vent, de technologie plus complexe, et moins adaptés aux spécificités de la Basse Guyenne, sont plus rares mais assez répandus entre la Dordogne et le Lot, et dans le Blayais. Juchés sur les plus hauts sommets, leurs silhouettes dominaient les campagnes alentour, surtout les terres à blé. Ils avaient souvent servi de points de repère, ou d'observation, pour les ingénieurs lors de leurs triangulations. Les cartes de Belleyme et de Cassini distinguent deux symboles pour les moulins. Les premiers correspondent à des moulins en bois souvent proches les uns des autres, les seconds, plus rares, à des moulins en pierre dont il subsiste encore quelques ruines (fig. 5).

Papeteries et foulons

Les papeteries sont très répandues dans la généralité. Elles se concentrent surtout le long des petits cours d'eau, affluents de la Garonne entre Casteljaloux et Nérac, et sur les petites rivières périgourdines, mais sont parfois peu différenciées des moulins. Sur la Couze, près de Lalande, est notée la plus forte concentration de moulins et séchoirs comme le confirme Latapie lors de sa tournée d'inspection en 1778 :

« Je suis redescendu dans un vallon et j'ai suivi la Couze , il y a plusieurs moulins. [...]. La petite rivière est si favorable aux papeteries par la pureté et la rapidité de ses eaux qu'on en compte jusqu'à douze dans l'espace d'une lieue, ce que je crois unique dans ce genre».

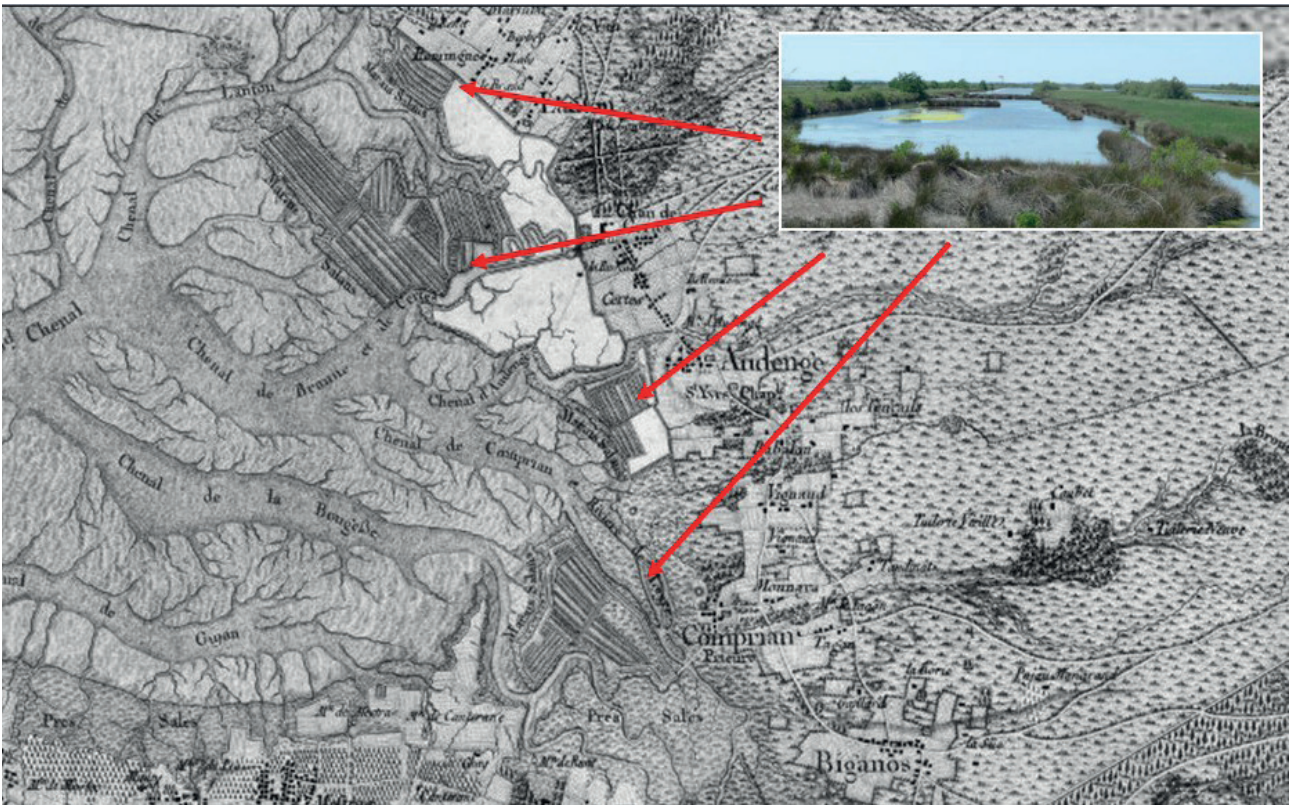


Figure 4 : Extrait de la carte de la Guyenne, feuille n°26 (coll. particulière)



Figure 5 : Extrait de la carte de la Guyenne, feuille n°28 (coll. particulière)

Les moulins à papier produisaient en quantité importante un papier de qualité à partir de fibres textiles, comme celui employé pour les cartes. Ce papier était ensuite acheminé par voie fluviale jusqu'à Bordeaux et même exporté en Hollande, comme le vin.

Disséminées le long des rivières sont notées, mais de manière plus sporadique, les tanneries comme dans l'Entre-deux-mers, nécessitant de l'eau pour laver et battre les peaux, mais aussi les mailleries et foulons comme sur le Lot où l'on battait ou foulait les draps de lin, les toiles de chanvre pour les voiles de bateaux, ou la laine tissée, dans des bains d'argile (fig. 6).

Forges

Les activités de fonderie se concentrent essentiellement dans le Périgord et très ponctuellement dans les Landes. En cette fin de XVIII^e siècle, vingt-deux forges donnent au Périgord sa réputation pour la sidérurgie, c'était même une des principales régions de France dans ce domaine. Les collines du Périgord central et septentrional sont souvent recouvertes d'argiles rouges ferrugineuses et de sables sidérolithiques à nodules. Le minerai était ramassé en surface, concassé et lavé par la force des moulins. Le minerai était ensuite fondu grâce au combustible très abondant : le charbon de bois, produit dans les forêts alentour. Le fer obtenu servait à la fabrication de tous les outils nécessaires à l'agriculture ou à la cuisine (comme le stipule l'abbé Bellet, qui ne répertorie que douze forges en 1738), tels que mortiers, chaudières, pots, poêles à frire, plaques pour cheminées. Les fers battus servent à l'usage des maréchaux-ferrants, des cloutiers, des serruriers, armuriers et forgerons. Les couteaux de Nontron étaient une spécialité du Périgord, et surtout les canons moulés dans les forges de la Vézère et de l'Auvézère. Cette industrie, attestée dès la fin du XV^e siècle, s'est progressivement développée surtout après la création de l'arsenal de Rochefort, à la fin du XVII^e siècle, et l'essor de la marine de guerre française jusqu'aux guerres napoléoniennes. La « route des canons » partait de ces vallées reculées pour rejoindre les rivières navigables où l'on procédait à leur embarquement sur des gabarres. Lors de ses visites entre 1761 et 1763, Nicolas Desmarest, membre de l'Académie des sciences et chargé par l'intendant Boutin en 1761 d'évaluer les ressources de la généralité, avait écrit une brève synthèse sur ces forges :

« Il y a longtemps que le Périgord fournit une quantité importante et considérable de ce métal [...] le fer est presque la seule branche considérable du commerce actuel de cette province. Les forges sont en assez grand nombre ; les plus fameuses sont celles d'Ans sur la Haute

Vézère, de Nontron [...]. Il suffit de remarquer ici que les mines sont fort abondantes et qu'elles fournissent beaucoup de fer réduit en gueuses pour les ouvrages ordinaires et des canons de toute espèce de calibre ; enfin que c'est dans le Périgord qu'on a foré les canons de fer pour la première fois comme on forait ceux de bronze. »

La carte de Belleyme marque d'ailleurs l'apogée de cette sidérurgie périgourdine (fig. 7).

Tuileries et faïenceries

Mentionnées de manière textuelle, des tuileries abondent sur certaines feuilles de la carte, plutôt le long des rivières, et proches de couches d'argile comme au Bugue sur la Vézère. Elles sont confondues parfois avec des briqueteries et des faïenceries car les ingénieurs ne pouvaient pas vérifier exactement la nature de leurs productions. Pour les faïenceries, Latapie analyse leur implantation :

« On a de grandes ressources pour la poterie et la faïencerie, les terres argileuses qui sont propres à ces ouvrages sont fort variées dans la partie septentrionale du Périgord. Aussi s'est-il formé plusieurs faïenceries dans cette province, à Bergerac, à Thiviers où l'on réussit. Il vient de s'établir deux autres manufactures, l'une à Marsac près de Périgueux et l'autre auprès de l'abbaye de Ligueux » (fig. 8).

Conclusion

Ce travail sur le patrimoine fait suite à une thèse sur la cartographie et les cartographes en Périgord et sur une étude biographique de Pierre de Belleyme. Il fait aussi écho à l'action de nombreuses associations qui oeuvrent pour la redécouverte et la réhabilitation de ce petit patrimoine archéologique et pour lequel la carte de Belleyme est une aide précieuse, tels l'association pour la routes des canons, le cercle de recherche des anciennes fonderies ou l'association des moulins de France. Il répond enfin au souhait de François de Dainville qui mentionnait à la fin de sa présentation de la carte de Belleyme :

« Puissent les suggestions de cette introduction inciter les chercheurs au travail [...] pour l'activité humaine en Guyenne à la fin de l'Ancien Régime. La connaissance qu'elle en procure n'est pas un passe-temps d'érudit, elle aidera parfois à comprendre le présent ».

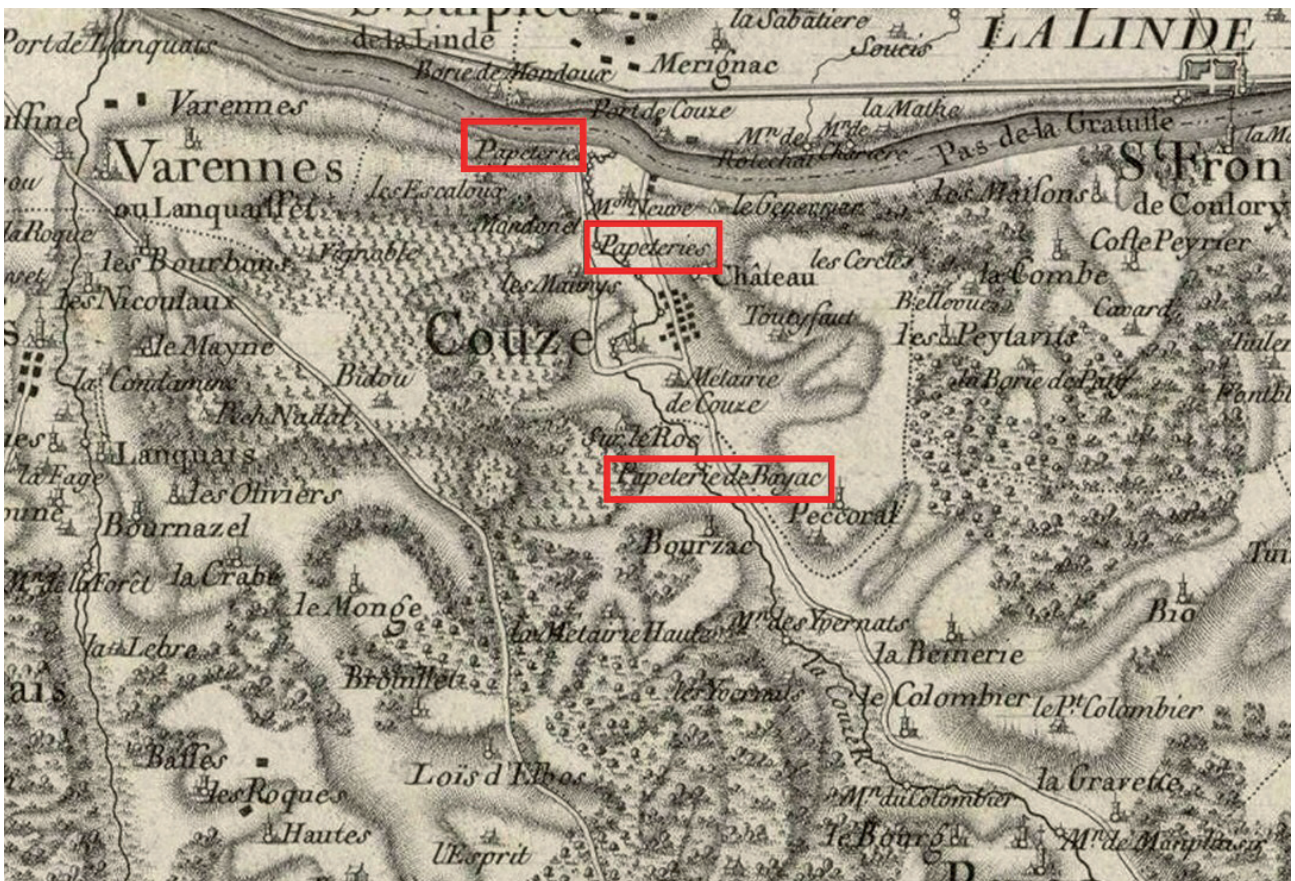


Figure 6 : Extrait de la carte de la Guyenne, feuille n°29 (coll. particulière)

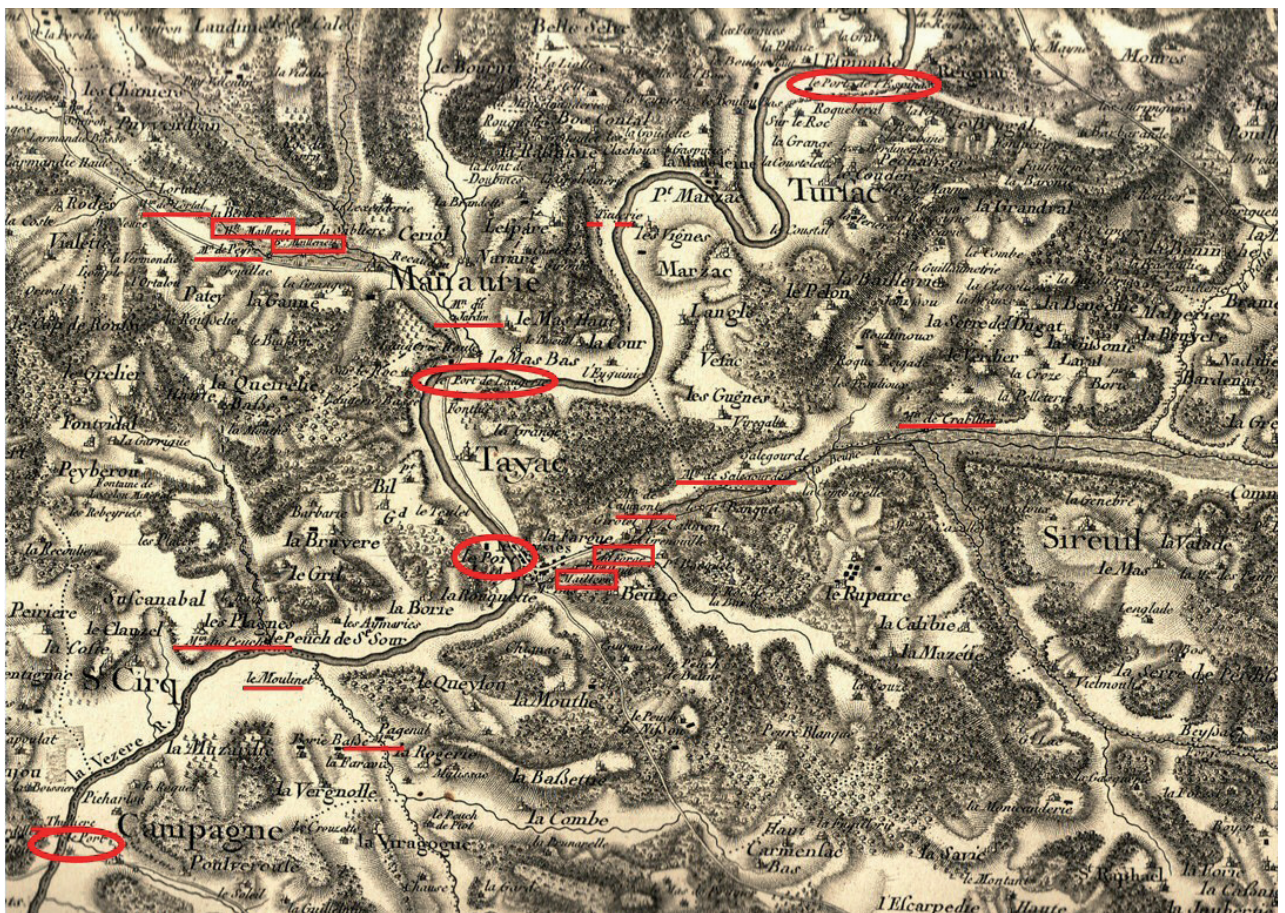


Figure 7 : Extrait de la carte de la Guyenne, feuille n°23 (coll. particulière)

Bibliographie

Durrens, R., « Pierre de Belleyme arpenteur », Encart dans *Les artistes de la carte*, Autrement, 2012, p.86-87.

Durrens, R., « Le Périgord et les cartes : histoire de la cartographie en Périgord et le Périgord à travers les cartes », *Cartes et géomatique*, n°215, mars 2013, p. 69-79.

Durrens, R., « Les cartes en Périgord », *Bulletin de la SHAP*, mai- juin 2013, p. 305-307.

Exposition et catalogue cartograph(i)es en Périgord, aux Archives départementales de la Dordogne, Périgueux, avril-mai 2014.

<http://archives.cg24.fr/modules.php?name=News&file=article&sid=99&mode=thread&order=0&thold=0>

Dainville, François de, *La carte de la Guyenne par Belleyme, 1761-1840*, Bordeaux, Delmas, 1957.

Archives départementales de la Gironde : La Guyenne cartographiée, exposition virtuelle, 1999.

http://archives.gironde.fr/exposition/guyenne_cartographiee.asp



Figure 8 : Forges anciennes © Rémi Durrens phot.